Samedi 2 et

XV° ANNÉE — N° 4815 — DIMANCHE 3 JANVIER 1904

LA CROIX

DE ROUBAIX-TOURCOING

5 CENTIMES — 84, Grande-Rue 84, — 85, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 ✠ (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA JOURNÉE

Les réceptions officielles du Jour de l'An se sont déroulées avec la banalité habituelle rompue seulement par la distinction élevée de l'allocution de S. Exc. le Nonce apostolique.

✕

Du 21 au 31 décembre, les Caisses d'épargne ont reçu 3 488 998 fr. 59 et remboursé 6 388 558 fr. 45, soit un excédent de retraits de 2 899 559 fr. 86.

Pour 1903, l'excédent des retraits sur les versements a été de 198 millions 179 353 fr. 14.

✕

Nous publions intégralement le jugement très fortement motivé de M. le juge de paix du deuxième canton de Troyes, donnant raison à la « Croix de l'Aube » contre l'administration des postes.

Ce document important intéresse toutes les « Croix » de province et d'une manière générale tous les journaux.

✕

Mgr l'évêque d'Angers, dans une très belle lettre au général Peigné, proteste contre l'interdiction aux militaires de fréquenter les Cercles catholiques.

✕

Les dernières dépêches relatives à la catastrophe de Chicago accusent 600 morts, 200 blessés et 300 disparus.

✕

Un crime affreux a été commis à Nogent-sur-Marne.

Deux hommes de garde ont tué un garçon épicier et l'ont jeté dans le foyer de la machine à vapeur de l'usine Armat.

✕

Bien qu'il ne soit pas encore certain que le transport le « Vienna » soit retrouvé, on espère qu'il le sera bientôt.

On sait qu'en cours de route il a subi une avarie de machine.

✕

ETRANGER. — Les dernières nouvelles du conflit entre la Russie et le Japon, venues ce matin de Londres, sont de nature à faire renaître de vives inquiétudes.

M. Silvela, répondant aux instances de ses amis, a fait connaître sa résolution irrévocable de se retirer de la vie politique. Il consacrera tous ses efforts à maintenir l'union dans le parti conservateur.

Le Landtag de Prusse est convoqué le 16 janvier. L'empereur Guillaume paraît complètement rétabli.

D'accord avec la Russie et l'Autriche, la Turquie paraît disposée à donner le commandement de la gendarmerie de Macédoine à un général italien.

Un hibou au Mont-de-Piété

Le vieil oncle ouvrit son bahut... un bahut massif, bas sur pattes, tout noir de siècles, avec de vieux magots prognathes, qui se regardaient le ventre d'un œil mélancolique.

Et il fit la revue de ses étrennes; car c'était avant-hier, 31 décembre, date toujours mémorable dans la bourse des pauvres oncles... Douze sacs de crottes... (10 francs le sac) trois poupées... un moteur... un éléphant en porcelaine... une broche... deux boucles... une boîte à gants... trois éventails... un amour de petite breloque en or représentant une betterave, en souvenir d'une autre betterave nature, mise jadis dans un vase sur un piano, et prise par une Parisienne pour une plante rare de chez Lachaume... un guignol... une coupe en grès flambé, etc., etc.

Tout cela dégringolait en couleurs claires sur les tablettes noires, le satin blanc et rose des écrins, le papier moiré des chocolats, le pailletis des éventails : « Penser que j'en ai là pour deux billets de mille!!. »

Et il referma la porte...

—o—

Puis l'oncle arpente lentement le salon en faisant sauter ses clés dans sa poche : « Ce mois de décembre est effrayant!.. je n'ose même pas compter!.. une ruine!! On a beau dire : « C'est ridicule de jeter l'argent par la fenêtre!.. » allez donc pratiquement vous soustraire à ce ridicule-là!... Je me vois arrivant chez ma nièce avec un bouquet de violettes et mon cœur ; « Ma chère petite, je te souhaite une bonne année, une bonne santé et le paradis à la fin de tes jours!.. » Et puis un point... c'est tout.. Pas un bibelot de prix... pas une stupidité coûteuse à lui offrir.. Alors, je pourrais aller me coucher avec mes vœux!...

Et même, pour ma nièce, je n'ai encore rien... (*Il retourne au bahut et l'ouvre.*)

.... Cette broche..? Elle est gentille... mais trop « fanfan »... Cette boucle..? Un peu turlututu!.. La boîte à gants..? Décidément non... je ne trouve rien ; et demain les magasins sont fermés... Plus que le temps!.. ma canne.. mon chapeau!.. j'ai mon porte-monnaie..? (*Il se tâte*)... En voilà un ami qu'il ne faut pas oublier non plus, le 31 décembre!.. Ah non, alors!.

—o—

Le hall d'un grand magasin : on s'étouffe, on s'écrase; les employés fatigués sont polis mais rapides; air sursaturé d'énervement et de microbes.

L'oncle, pris entre les remous de la foule, roule de rayon en rayon, de la maroquinerie à la lingerie, de la lingerie à la papeterie... de la papeterie aux jouets, des jouets au grand escalier, où le monde s'empile pour voir un bœuf automate qui joue de la clarinette...

L'oncle commence à se faire des cheveux avec sa mâtine de nièce!.. Il ne trouve rien... rien!.. rien!!. Pourtant..? Tiens..? c'est curieux..? Et tout à coup, il s'arrête devant un bronze drôle, un hibou... mais pas le premier hibou venu, un hibou étrange, avec sa queue de morue coupée courte sur des pattes crochues, et ses yeux ronds qui regardent les passants avec la gravité d'un père conscrit...

— Combien ce volatile?

— 350 francs.

— Aïe!!

— Article unique... ciselure extraordinaire... art nouveau... chaque plume y est, légère, floconneuse...

— 350 francs, c'est moins floconneux!...

— Il a déjà failli partir deux fois ce soir... L'employé blasé, distrait, fait sauter l'oiseau dans sa main, regarde à droite, à gauche, attendant une réponse...

L'oncle calcule qu'il est fatigué, qu'il en a par-dessus la tête de ce piétinement dans la cohue... que peut-être il ne trouvera pas mieux pour sa nièce : « Je le prends, dit-il avec l'entrain d'un homme qui se fait arracher une dent.

— Vous l'emportez..?

— Oui.

— Veuillez me suivre à la caisse... »

—o—

— Ma chère petite nièce, permets à ton vieil oncle de t'offrir...

— Mais, je crois bien!...

— Je me suis creusé la tête... fatigué mon vieux cerveau pour chercher ce qui pourrait bien te faire plaisir, à toi, la gâtée, la comblée de cadeaux...

— Et tu as trouvé..?

— ... Ceci... Alors, lentement, du fond de sa poche, l'oncle tire son hibou.

— !!!.....

— Comment le trouves-tu..?

— .. En tant que « hibou », il n'est pas mal!..

— ... N'est-ce pas..? J'ai pensé que pour toi qui es artiste... toutes les plumes sont ciselées... tu vois..? article unique!..

— Oui... je vois... je te remercie... tu es tout plein gentil...

— Enfin... il te plaît..?

— Puisque tu me l'offres!. et puis, personnellement, je n'ai rien contre les hiboux...

— Ce n'est pas une réponse!.. te plaît-il oui ou non..?

— Mais oui... il me plaît... il me plaît même beaucoup!...

— ... Ton nez remue..?

— Oh mon oncle!..

— Je te fais un cadeau, j'ai pourtant bien le droit de savoir ce que tu en penses!..

— Mais je pense que tu es un amour d'oncle!.. Viens que je t'embrasse!..

— ... Ta.. ta.. ta.. tu fais de l'obstruction... aimes-tu mon hibou..?

— ... Pas autant que toi!.

— J'espère bien, mais qu'as-tu contre lui..?

— Tu veux le savoir...?

— Je l'exige...

— Voilà... il m'insulte, ton hibou!..

— Il t'insulte!!!.

— Oui!.. il me crie : « Ton oncle te prend pour une petite femme futile, vaine, pour un bibelot d'étagère!.... il s'est creusé la tête pour savoir ce qui te ferait plaisir..., et c'est moi qu'on a trouvé, moi, le hibou!... Ton oncle aurait pu se dire : « Nous sommes au seuil d'une année terrible, épouvantable, où l'Eglise de France va s'abîmer dans des ruines universelles... Je vais traiter ma nièce en grande fille... en bonne catholique, en vraie Française... Elle sent certainement retentir en son âme l'écho de tous nos désastres... sûrement elle n'a pas le cœur à s'amuser... Je sais déjà qu'elle se remue... qu'elle se dévoue un peu... c'est son rôle... elle est jeune et vivante, je vais lui porter de quoi défendre sa foi!. »

— ... De l'argent, comme ça... brutalement!..

— Donne-t-on une potiche au soldat qui boucle son sac..? Moi, je suis un soldat!... je me bats sur le terrain des œuvres... je fais le catéchisme aux enfants pauvres... je vais au dispensaire soigner les malades... j'ai un patronage... Et tu me donnes... un hibou!!.

— ... 350 francs...

— ... 350 francs! Tu l'avoues!!. mais songes-tu, mon pauvre oncle, à tout le bonheur, tout l'apostolat qu'on pourrait extraire de cette sale bête..? Et je t'assure que devant certaines misères, l'image de mon hibou m'obsédera sûrement cette année..?

L'oncle regarde piteusement son oiseau...

— Si tu le renvoyais où tu l'as acheté..?

— Impossible.! on ne reprend pas ces articles-là..

— Je me figure!.. Eh bien!. veux-tu..? j'ai une combinaison..? — Et la nièce alla s'assurer que la porte du salon était bien fermée — demain, viens me chercher à 9 heures... nous irons le porter au... Mont-de-Piété..? ça rapporte pas mal, surtout en vendant la reconnaissance...

— ... Au Mont-de-Piété!!... je ne saurai jamais!!.

— Mais moi... je sais!.

— .. Tu sais.?

— Oui.

— Comment ça..? tu me suffoques!!

— J'y ai déjà porté ta Vénus de l'an dernier!..

— !!!. . . . . .

PIERRE L'ERMITE.

LES MISSIONS FRANÇAISES EN ORIENT

Nous n'avons cessé de dénoncer l'œuvre antinationale que les sectaires poursuivent contre les missions françaises à l'étranger.

Gambetta disait : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. » Aujourd'hui, on l'exporte, hélas! avec acharnement.

La preuve que c'est là une œuvre mauvaise, c'est que l'Allemagne y applaudit des deux mains.

La *Gazette de Voss* a publié un article très significatif à ce sujet.

Nos gouvernants sont-ils capables de comprendre la signification de cette joie de nos rivaux?

Gazette

LES INFIRMIERS SE PLAIGNENT

Après l'expulsion des Sœurs des hôpitaux maritimes, M. Pelletan, que le souci des malades préoccupe peu, n'a pas cru devoir réorganiser les services désorganisés par le départ des religieuses, pour éviter un accroissement de dépenses.

Les infirmiers surmenés, et qui n'ont pas les mêmes raisons que les Sœurs de mourir à la peine, ne l'entendent pas ainsi.

Ceux de l'hôpital maritime de Cherbourg se plaignent avec aigreur, par une lettre adressée à un journal ministériel, de la situation qui leur est faite, situation dont, disent-ils, les malades sont eux-mêmes victimes.

Ils ajoutent que par dévouement à M. Pelletan ils continueront cependant leur service, mais en espérant que de promptes mesures mettront fin au mécontentement qui règne parmi le personnel infirmier.

Les Sœurs se dévouaient exclusivement aux malades, les infirmiers se dévouent d'abord à M. Pelletan.

LE CRUCIFIX DANS LES JUSTICES DE PAIX

M. Crouzet, maire de Nîmes, a prévenu le vote définitif du Parlement et les instructions ministérielles; il est même allé contre l'interprétation que les sénateurs ont donnée à leur vote sur cette question. Voici une dizaine de jours, en effet, qu'il a fait enlever les crucifix des prétoires de la justice de paix. La population catholique est indignée, et un témoin a refusé de prêter serment en l'absence du crucifix.

M. Crouzet, maire de Nîmes, recevra sous peu une décoration.

FASTUEUSES ÉTRENNES

Les administrations préfectorales, pour avoir l'occasion de se montrer généreuses à l'époque des étrennes, avaient attendu l'approche du 1er janvier pour permettre aux municipalités de distribuer aux propriétaires viticulteurs ayant eu leurs vignes gelées les indemnités depuis longtemps promises.

Or, vous allez juger du faste de ces distributions :

Un propriétaire de Saint-Féliu-d'Avall (Pyrénées-Orientales) a reçu une feuille officielle signée, paraphée, ornée de plusieurs timbres et cachets et l'autorisant à percevoir « une indemnité de 0 fr. 01 pour 50 souches gelées. »

Pour faire cette plaisanterie d'un goût douteux, l'administration avait dépensé certainement 1 franc au minimum, en écriture, timbre ou papier.

Ce qui revient à faire payer 1 franc au viticulteur la décharge de 0 fr. 01.

C'est vraiment beau!

ET LA SUITE

On nous écrit :

Vous nous avez annoncé qu'un membre de l'Université, qui opérait à Versailles, avait été frappé d'exclusion par le grand Conseil académique pour d'assez vilaines choses.

Vous n'avez pas ajouté que ce malpropre individu avait été arrêté et, son cas relevant du Code pénal, soumis à un juge d'instruction.

Est-ce une lacune d'information ou faut-il croire que le délinquant s'en tire avec une simple peine disciplinaire?

Non! cher correspondant, la *Croix* n'a pas à se reprocher une lacune d'information.

On avait laissé le temps à ce Monsieur de prendre la clé des champs, et on se rattrapera sans doute sur le premier instituteur libre calomnieusement accusé.

Attendons.

L'ANALYSE DU PLUM-PUDDING

On sait que les fêtes de Noël et du 1er janvier sont pour les Anglais l'occasion d'une énorme consommation de plum-pudding. Ils en fabriquent et absorbent de douze qualités différentes en l'honneur des douze mois de l'année. Voici qu'un journal médical le *Lancet* vient d'entreprendre une campagne contre ce mets national. Il a soumis le pudding à une analyse chimique d'après laquelle il contiendrait une forte proportion d'eau, certaines substances nitrogènes, graine, glucose, cellulose, dextrine, amidon, de l'acide acétique et de l'acide tartrique, et enfin des cendres solubles et insolubles.

Les Anglais sont, paraît-il, furieux contre cette critique scientifique de leur pudding favori.

BÉNÉDICTION DU PAPE
AUX PUBLICISTES CHRÉTIENS

En réponse à une adresse de la corporation des publicistes chrétiens, présidée par M. de Marolles, S. Em. le cardinal Merry del Val écrit au nom de Sa Sainteté au vénéré président une lettre dans laquelle il le remercie de ce « pieux hommage », et en lui transmettant la « paternelle » bénédiction de Pie X, il lui dit :

L'auguste Pontife se réjouit de voir que les écrivains mentionnés, en poursuivant avec ardeur le but de leur noble apostolat, mettent tous leurs soins à combattre les tristes effets de la mauvaise presse, en inculquant dans les âmes de la multitude les maximes chrétiennes, de l'observance desquelles dépendent pour l'humanité la pureté des mœurs et en même temps le retour à la vie catholique.

Nous adressons nos bien sincères félicitations à la corporation des publicistes chrétiens.

Lettre de Mgr Rumeau au général Peigné

Nos lecteurs se rappellent que le commandant du 9e corps d'armée a récemment interdit aux militaires de tous grades l'entrée des Cercles catholiques.

Mgr l'évêque d'Angers adresse au général Peigné cette très belle lettre de protestation :

Monsieur le général,

Les journaux ont porté à ma connaissance l'ordre du jour par lequel vous avez cru devoir interdire aux militaires de tous grades l'entrée des Cercles catholiques.

Comme évêque, au nom de la religion blessée; comme Français, au nom de la liberté méconnue je regrette profondément une semblable mesure.

Ce n'est pas le foyer du soldat que vous avez voulu frapper, puisque au même moment il s'en fondait un à Tours, sous vos auspices; ce n'est pas même le foyer du soldat protestant, israélite ou libre-penseur; c'est la maison de famille catholique.

Mon patriotisme s'en émeut autant que ma foi, car nos maisons de famille, placées sous l'égide du prêtre et destinées à remplacer dans la mesure du possible le foyer paternel, justement appréciées par les militaires qui les fréquentaient, à cause des distractions inoffensives qu'on y trouvait, ne l'étaient pas moins à cause des dangers qu'on y évitait.

Vous-même, Monsieur le général, vous ne m'avez jamais signalé aucun motif de plainte, auquel je me serais empressé de faire droit si le moindre abus avait été constaté. Vos prédécesseurs n'avaient non plus, à ma connaissance, articulé aucun grief depuis plus de vingt-cinq ans que ces œuvres fonctionnent dans mon diocèse. Elles étaient des écoles de moralisation. On y puisait dans le respect et l'amour des pratiques chrétiennes, la science de la bravoure, du dévouement et de la discipline. Je ne pense pas qu'en les supprimant vous obteniez pour résultat de faire des soldats meilleurs, plus vaillants et plus soumis.

Soucieux de procurer à nos chers soldats, issus pour la plupart de familles très chrétiennes, le moyen de remplir leurs obligations religieuses; usant du droit strict et remplissant le devoir essentiel de ma charge, j'établis par ordonnance, à partir du 10 janvier, une messe pour eux, les dimanches et jours de fêtes, à midi, dans l'église paroissiale Notre-Dame d'Angers qui, par sa position, convient le mieux aux différentes casernes.

Veuillez agréer, etc.

POUR LES PARENTS ET AMIS

On lit dans la *Patrie* :

La vertu est toujours récompensée. Depuis la guerre du Mexique, M. Pannelier (Louis-François-Victor) attendait la croix des braves. Le gouvernement avait toujours oublié. Mais M. Pannelier ayant été élu conseiller municipal sur un programme bloccard, vient de voir rougir sa boutonnière.

Signalons aussi, dans la promotion de janvier, le frère de M. Pelletan qui a obtenu la croix d'officier, et le frère de M. Barthou qui a été nommé chevalier. La voilà bien la véritable fraternité!

L'ÉVÊQUE DE CHICAGO et L'HÉROISME CHRÉTIEN

L'épouvantable catastrophe de Chicago a donné lieu à bien des scènes déchirantes, à bien des actes de courage et de dévouement, atteignant jusqu'à l'héroïsme.

Quel plus grand, quel plus pur héroïsme que celui de mépriser la mort pour sauver la vie de ses semblables?

S'il n'en est ni de plus grand, ni de plus pur, à l'incendie du théâtre de Chicago l'évêque fut, dans toute l'acception du mot, un héros.

Afin de ne pas dramatiser un acte qui se suffit à lui-même, pour faire courir dans les veines le frisson de l'admiration angoissée, j'emprunte au premier journal venu, pris au hasard, le récit de la scène :

On continue à commenter partout les incidents multiples rapportés par les journaux, et notamment la belle conduite de l'évêque catholique de Chicago qui, pénétrant dans l'édifice en flammes, se débarrassa de son habit, de son chapeau, escalada, au prix d'efforts surhumains, les galeries supérieures et prit la direction des secours, encourageant les blessés, les exhortant à mettre leur confiance en Dieu, et ne suspendant sa tâche de sauveteur que pour donner la suprême bénédiction aux mourants.

Invité à se retirer à cause du danger qu'il courait, il refusa énergiquement, en disant qu'il ne partirait que lorsqu'il ne resterait plus de vivant dans le théâtre. Enfin, le péril augmentant et un mur menaçant de s'effondrer sur lui, les pompiers et les agents de police l'emportèrent de vive force hors de la zone dangereuse.

L'évêque protestant de Chicago a également pris part au sauvetage des blessés.

L'évêque courait-il donc, avec une pareille intrépidité, au secours d'un père, d'un frère, d'un ami, d'un être particulièrement cher à son cœur? Nullement, il pénétrait sans doute au théâtre pour la première fois, et il s'y précipitait alors qu'il était en flammes; il s'y précipitait, au risque de n'en sortir qu'étouffé ou carbonisé; il s'y précipitait pour sauver des inconnus, peut-être des infidèles, peut-être même des ennemis. Il s'y précipitait parce qu'il était chrétien, parce que dans la fournaise étaient des hommes, des femmes, des enfants qui souffraient et qui expiraient, parce que dans la fournaise étaient des créatures du Dieu qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres. » Il s'y précipitait, parce qu'il était prêtre, parce qu'il était évêque, et qu'il devait secours et bénédiction à son troupeau, et qu'il préférait son troupeau à lui-même.

Faut-il donc dire que l'évêque de Chicago est un héros égaré au milieu d'égoïstes? Qu'on parcoure l'histoire de l'Eglise, qu'on lise notre histoire nationale, qu'on s'arrête aux récits des catastrophes, des épidémies, des guerres. Partout, toujours, le prêtre, la Sœur de Charité, le Frère, donnent l'exemple de l'héroïque abnégation.

N'avons-nous pas vu Mgr de Belzunce à la peste de Marseille, le curé de Bazeilles à la guerre de 1870, les Frères au siège de Paris, les Sœurs de Charité sur tous nos champs de bataille? Je n'en finirais pas, s'il fallait citer tous les actes d'héroïsme de notre clergé, de nos religieux et de nos religieuses.

Je n'en retiens que ceci, c'est que leur exemple est la meilleure leçon de choses que l'on puisse donner au soldat, appelé par son pays à lui faire le sacrifice de sa vie.

Aussi quelle responsabilité encourent les généraux qui écartent leurs soldats des réunions présidées par l'esprit religieux, quand l'esprit religieux est l'esprit de sacrifice par excellence! Et à quel haut degré les évêques qui font des remontrances à ces généraux remplissent leurs devoirs envers la France!

Qui de nous n'a déploré l'ordre du jour du général Peigné et admiré la belle lettre de Mgr l'évêque d'Angers!

La vénéré prélat, par son acte, a répondu à la préoccupation si élevée exprimée par le nonce apostolique au président de la République à la réception du corps diplomatique : que les efforts de la France « s'appliquent, d'une part, à faire servir les avantages de la paix au raffermissement et au progrès de la

---

FEUILLETON DU 3 JANVIER 1904 — 1

PASCALINE CHABEYRAS

(HISTOIRE VRAIE)

Le jeune Dr Lamarche — un Saintongeais — était en villégiature chez son oncle, le vénéré curé de Saint-Martin-du-Plomb, l'abbé Ravionnet.

Un matin, après le passage du facteur, le bon prêtre dit à son neveu :

— Mon cher Eutrope, je vais te laisser aujourd'hui maître et seigneur de ma maison. Il faut que je me rende près d'un confrère malade qui me réclame. Mais je rentrerai ce soir.

— Bien, mon oncle, répondit le jeune docteur. Je profiterai de votre absence pour faire une excursion dans la campagne, et tout après déjeuner, j'irai faire la chasse aux plantes et aux papillons.

L'abbé Ravionnet prit son bréviaire, son bâton ferré et partit.

Vers midi, la boîte du botaniste en sautoir et la papillonnette à la main, le Dr Lamarche quittait à son tour le presbytère de Saint-Martin-du-Plomb.

Une jolie vallée s'offrait à lui, il en prit la direction, sûr qu'il était d'y trouver de l'ombrage et de la fraîcheur, deux choses qui n'étaient pas à dédaigner par cette chaude après-midi de fin d'août. A sa droite s'étendaient des champs moissonnés de la veille et des prairies variées et ... de fleurettes variées; à sa gauche le terrain s'inclinait vers un vallon profond et assez large où coulaient sur un lit de cailloux blancs et polis les eaux claires et rapides d'un torrent qui murmurait çà et là en cascades. Un moulin rustique, à demi voilé sous un manteau de lierre, laissait tourner lentement sa grande roue noire.

Entraîné par la beauté du paysage et la richesse de la flore, le Dr Lamarche arriva bientôt au fond de la vallée sans s'être bien rendu compte de la distance qu'il avait parcourue.

La route qu'il regagna ensuite était creusée entre deux talus assez élevés et recouverte d'une voûte de branchages entrelacés sur un parcours de quatre à cinq cents mètres. Puis, brusquement, elle aboutissait à trois larges sentiers qui paraissaient fort fréquentés. Craignant de s'égarer, il regarda sa montre, il était 5 heures.

Il est temps, se dit-il, de revenir sur mes pas, car il ne faut pas que je mette mon oncle en retard pour le repas du soir.

Sa boîte remplie de plantes et de fleurs des plus variées, son large chapeau de paille tout étoilé de papillons aux riches couleurs, Eutrope Lamarche rebroussa donc chemin et, d'un pas allègre, se dirigea sur Saint-Martin-du-Plomb. Mais, hélas! l'homme est insatiable dans ses désirs. Il ne trouve presque jamais qu'il en a assez.

Comme le Dr Lamarche allait prendre la grande route qui mène directement à Saint-Martin-du-Plomb, il aperçut une fleurette qu'il n'avait pas encore rencontrée sur son chemin et qui dressait fièrement sa corolle d'azur bordée de carmin sur le tronc d'un vieux hêtre couvert de mousse.

D'un bond, le jeune homme franchit le fossé qui ... mais, ô malheur! son pied porte sur un morceau de bois dissimulé sous les herbes, il tourne sur lui-même, perd l'équilibre et roule par terre, une cheville démise.

Lorsqu'il voulut se relever, une vive douleur l'en empêcha.

C'était bien une entorse qu'il avait au pied droit, et si sérieuse qu'il fut contraint de s'asseoir sur le tronc du hêtre près de la fleur qui faisait monter vers lui son suave parfum.

Il attendit là que quelqu'un venant à passer pût le secourir. Cependant, il avait pu se déchausser et se frictionner fortement la cheville qui déjà avait atteint la grosseur d'un bel œuf de pigeon.

Oh! certes il eut le temps de se frictionner et de souffrir, le pauvre docteur, car à 7 heures, malgré ses appels réitérés, il n'avait encore pas vu âme qui vive.

Pour comble de malheur, le temps s'était tourné à l'orage. De courts et fréquents éclairs déchiraient le ciel où couraient de gros nuages jaunes et noirs.

A 7 h. 1/2 de larges gouttes de pluie commencèrent à étoiler la route et à frapper les feuilles des arbres. Et toujours personne!... Nulle retraite où le docteur pût se traîner pour s'y abriter.

Qu'allait-il devenir? Quelle inquiétude pour son oncle quand celui-ci ne le reverrait pas revenir! Et la pluie augmentait! Ses habits, fort légers et complètement imprégnés d'eau lui collaient à la peau. L'eau entrait de tous côtés dans ses chaussures, elle dégouttait comme d'un toit de son chapeau jonché des cadavres de ses chers papillons.

Désespéré, il adressa au ciel une fervente prière. Il ne tarda pas à être exaucé.

... travers les arbres et les ombres de la nuit il vit se mouvoir une lumière. En même temps, une voix claire de jeune fille criait de toutes ses forces :

— Mademoiselle Pascaline! Mademoiselle Pascaline!

— Est-ce toi, Madeleine? répondit une voix plus grave.

— Oui, c'est moi, Mademoiselle, je vous apporte un parapluie, des sabots et une mante.

La lumière s'arrêta, les voix s'étaient rapprochées l'une de l'autre; évidemment les deux interlocutrices s'étaient rejointes.

— Ma pauvre chérie! pourquoi t'es-tu mise en route par ce temps-là?

— Vous y étiez bien, vous, ma bonne Mademoiselle! La pluie m'a prise à la cabane du père Courchinoux. Je savais que vous quitteriez votre malade à 7 heures et comme il pleuvait, à 7 h. 1/2 j'ai... Mais qu'est-ce donc? Ecoutez, on nous appelle.

En effet, une voix d'homme criait à tue-tête :

— Mademoiselle Pascaline! Mademoiselle Madeleine! Oh! je vous en prie, venez au secours d'un pauvre blessé qui ne peut marcher seul.

Les deux femmes se consultèrent un moment; puis la lanterne, après avoir scintillé à travers la haie, quitta le chemin, entra dans le bois et bientôt le cercle lumineux, arrivant jusqu'au Dr Lamarche, lui laissa voir Pascaline et Madeleine abritées sous un immense parapluie de cotonnade bleue comme on en trouve dans toutes les fermes de ce pays-là. La plus âgée des deux femmes dirigea la lanterne sur le jeune homme et elle s'écria d'un ton de surprise, en reculant de quelques pas :

— ... appelez par nos noms. Nous ne vous avons jamais vu?

— Moi, non plus, Mesdemoiselles, je ne vous ai jamais vues et n'ai nullement l'honneur de vous connaître, car je ne suis pas du pays, mais j'ai entendu vos noms tout à l'heure; pardonnez-moi d'en avoir profité pour vous attirer à mon secours. Je suis le neveu de M. le curé de Saint-Martin-du-Plomb et me trouve en villégiature chez lui depuis quelques jours.

— Et comment êtes-vous seul ici à cette heure? fit Mlle Pascaline.

En quelques mots, le Dr Lamarche la mit au courant de son aventure. Le ton poli et les manières courtoises du blessé ne permettant pas de mettre en doute la véracité de son récit, Mlle Pascaline, y ajoutant pleinement foi, dit à Madeleine :

— Cours chez toi, mon amie, et dis à ton père de venir sans retard avec sa carriole.

Madeleine, obéissant sur-le-champ à l'ordre donné, sauta, légère comme une biche, dans le chemin ombreux, fit quelques pas, puis, s'arrêtant brusquement :

— Mademoiselle, fit-elle, j'entends le bruit d'une voiture qui vient du côté du village, si on attendait?

— Oui, mon enfant, attendons, cela est préférable. Dans une voiture, Monsieur, sera moins cahoté et souffrira moins que dans le charriot de ton père et il sera plutôt à l'abri. Va donc au-devant de la voiture et prie le conducteur de s'arrêter là où nous sommes.

Madeleine n'eut pas à faire une longue course, car le cheval, qui marchait à bonne allure, n'était plus qu'à vingt pas d'elle. Elle reconnut bien vite l'attelage et le conducteur.

— Ohé! Monsieur Caumelliat, s'écria a...

Aussitôt, M. Caumelliat — c'était un boucher des environs — arrêta sa monture, trempée de sueur et de pluie.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma petite Madeleine, pour ton service?

— Mlle Pascaline est là sur le bord du bois et désire vous parler.

Au nom de Pascaline le boucher fit avancer sa bête, et apercevant Mademoiselle qui s'avançait vers lui, sa lanterne à la main :

— Qu'est-ce qu'il y a Mademoiselle Pascaline? Désirez-vous une place jusqu'au bourg?

— Oui, Monsieur Caumelliat, je demande une place dans votre voiture, si cela ne vous dérange pas, mais ce n'est pas pour moi, ni pour aller à Allegnon. Il y a là le neveu de M. le curé de Saint-Martin-du-Plomb qui, en sautant pour entrer dans le bois, s'est démis la cheville. Pourriez-vous le monter et le conduire chez son oncle?

— Mais certainement, Mademoiselle.

Ce disant, Caumelliat avait sauté à terre et, remettant la garde du cheval à Madeleine, il était allé, à la suite de Mlle Pascaline, vers le Dr Lamarche qui bénissait Dieu de cette heureuse rencontre.

Caumelliat était un grand et fort gaillard d'une trentaine d'années. Ayant salué le docteur, il lui glissa ses larges mains sous les jambes et sous les bras et l'emporta dans sa voiture avec autant de facilité qu'il l'eût fait pour un petit agneau.

Quand le docteur, installé aussi bien que possible sur le siège du véhicule, se détourna pour saluer Mlle Pascaline et sa compagne et les remercier du service insigne qu'elles venaient de lui rendre, elles n'étaient plus là.

(*A suivre.*)